

LE VIEUX CORDELLIER

DRAPEAU DU PEUPLE : FRATERNITÉ, ÉGALITÉ, LIBERTÉ.

Bureau, place de l'École, 16; — Dépôt au dit bureau et rue Cit-le-Cœur, 4.

Prix de l'abonnement pour Paris: un an, 8 fr., 6 mois, 4 fr. 25 c., 3 mois, 2 fr. 25 c.; la Province, 12 fr., 6 25, 3 25; l'Etranger, 20 fr., 10 25, 5 25.

Les articles envoyés au journal doivent être signés. (AFFRANCHIR.)

RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE

UNE ET INDIVISIBLE.

Sommaire.

Question polonaise. — Victor Bouton contre Caussidière. — Ateliers nationaux. — Vivre en travaillant. — Concours de jolies filles. — Les Vierges du 15 mai (chanson).

PARIS, 25 MAI.

Question polonaise.

L'Assemblée nationale vient de trancher encore la difficulté polonaise, avec les argumens dont jusqu'ici la France a fait usage au service du système de la paix à tout prix.

La République n'est pas la République, avons-nous dit déjà; Nous parlions ainsi le premier jour; à mesure que l'Assemblée agit, et que son esprit se formule dans ses votes, nous disons: Les hommes de la monarchie de Louis-Philippe qui ont enlevé au peuple ses confians suffrages, sont là, hostiles au principe au nom duquel ils sont arrivés à la convention, et bien décidés à ne pas réaliser l'œuvre démocratique et sociale pour laquelle ils ont été convoqués.

La nationalité française, la démocratie ne sont plus resserrées dans les étroites limites du territoire français.

On oublie, on ne veut pas comprendre que l'Europe est le champ de bataille de deux principes désormais aux prises l'un avec l'autre, et que les intérêts de nation sont déjà l'expression d'un égoïsme aussi condamnable, aussi anti-social, anti-humanitaire que l'individualisme.

Croyez-vous, hommes d'Etat de la République, qu'il vous soit possible de fermer longtemps les yeux à cette vérité qui vous épouvante, et que cette révolution qui travaille tous les peuples de l'Europe ne soit pas le symptôme de cette grande collision près d'éclater entre les peuples qui veulent être libres et les tyrans qui veulent asservir les peuples!

Arriverez-vous à la solution de cette immense crise par les moyens usés de la diplomatie? Espérez-vous arracher par la persuasion des ongles sanglants de l'aigle moscovite, cette malheureuse Pologne dont vous trompez indignement les espérances, en lui donnant une main amie que vous n'avez pas le cœur de serrer généreusement.

Vous lui dites que vous la voulez libre; que vous êtes les protecteurs des peuples opprimés qui aspirent à la liberté; et quand, sur la foi de vos promesses, ces héroïques populations vont se faire mutiler par les barbares, en regardant si de loin ils ne découvrent pas la tête de vos colonnes, vous pleurez, citoyen Lamartine, vous apportez à la tribune nationale des paroles poétiques et qui touchent profondément les fibres poétiques des artistes représentans, mais qui vous font passer pour trop timide aux yeux de ces braves qui devaient mieux attendre de votre cœur et de votre dévouement.

Il y a cinq cents lieues à traverser, dites-vous: il faut marcher entre deux armées prussienne et autri-

chienne, et arriver contre une armée russe avant d'entrer en Pologne! Il faut accepter un combat de un contre trois.

Oui, si nous étions en 1830, ces argumens seraient de quelque légitimité; alors l'absolutisme était un boulevard compact et formidable contre l'intervention française. Mais aujourd'hui, la révolution démocratique, c'est-à-dire généreuse, et qui veut l'émancipation de toutes les nationalités, dévore les derniers jours de la monarchie prussienne et autrichienne; Vienne n'a plus d'empereur; Berlin n'a qu'un fantôme de roi; l'Allemagne s'agit dans le sentiment profond de la démocratie, et toutes ses sympathies sont acquises à ce peuple malheureux que l'oppression matérielle torture depuis quatre-vingts ans.

Les nations ne meurent pas, a-t-on dit quelque part. Oui, c'est l'œuvre de Dieu, frappé de son caractère infini. Mais on peut assassiner les peuples, c'est là l'œuvre de la barbarie, dont le remède est la civilisation!

Eh bien! un peuple qui vous a donné son sang est égorgé sous vos yeux, et vous, qui vous dites les apôtres de la civilisation, vous calculez ce que vous coûtera cette guerre, combien il vous faudra de colonnes pour pénétrer jusqu'à ce peuple qui vous appelle depuis quarante ans.

Quelle grandeur! quelle générosité! C'est le courage et la magnanimité de l'homme qui, avant de sauver des flots la victime qu'ils devaient, se demande froidement s'il n'y a pas quelque danger à tenter le sauvetage, et si ses bras robustes et bien exercés contre le fleuve ne seront point paralysés!

Représentans du peuple! voilà votre logique! Elle est froide et sans cœur, comme celle de cet homme.

Le peuple qui seul a des annales de dévouement à vos bureaux de civisme, juge tout avec sa profonde justice, avec son cœur, et ne s'inspire que des nobles intérêts, *vox Dei*.

Ainsi, cette grande question de la restauration de la Pologne que deux cent mille cœurs plébéiens venaient, il y a dix jours, vous conjurer d'assurer par une intervention sérieuse, elle est par vous tranchée en quelques mots du citoyen Drouyen de l'Huys, acceptée unanimement comme formule de décret: *Pacte fraternel avec l'Allemagne, reconstitution d'une Pologne indépendante, affranchissement de l'Italie!*

Des vœux, des mots! Et le manifeste du citoyen Lamartine, qu'est-il devenu? Nous oublions que l'Assemblée nationale prétend réviser tous les actes du gouvernement provisoire, et que les généreux engagements du citoyen Lamartine, désavoués par lui du reste dans son dernier discours, peuvent et doivent être frappés par la majorité, de la réprobation des républicains du lendemain!

Du courage, citoyen! vous ne parlez pas mal; le peuple fait mieux, il pense et agit! — Quand donc serez-vous du peuple?

L'Allemagne est sortie de sa torpeur.

L'Assemblée nationale réunie à Francfort marchera dans les idées libérales, si surtout l'impulsion part de notre assemblée. Le moment est venu de reconstituer la Pologne, l'heure de sa résurrection a sonné. La France saura-t-elle profiter des circonstances favorables? L'empereur d'Autriche a abandonné ses états; la Bohême, la Gallicie et la Hongrie

sont en mouvement; l'incendie éclatera si la France jette l'étincelle. Le mot République est sur les lèvres et dans les cœurs des démocrates autrichiens et la démocratie fait chaque jour d'immenses progrès malgré les efforts du conseil des ministres. La Gazette de Vienne compare le départ possible de l'empereur de Vienne à la fuite du roi Louis XVI, en ajoutant que le dernier jour de la présence de sa majesté sera aussi le premier jour de la République.

La France a pris à la face du monde l'engagement de secourir les opprimés; elle a déclaré qu'elle renonçait aux conquêtes, que son action serait désintéressée et toute de dévouement, mais que si elle n'imposait pas aux nations ses idées libérales, elle prêterait son secours et son appui pour les faire triompher dès qu'elles naîtraient d'elles-mêmes chez les nations.

L'Italie si longtemps assoupie a donné le signal, et la révolution s'accomplit en Italie. Vis-à-vis de cette nation qui nous est si sympathique, qu'avons-nous fait? Une forte armée a été réunie au sud-est, prête à franchir les Alpes, comme l'a dit le citoyen ex-ministre des affaires étrangères. Quand? aux premiers cris de détresse des légions italiennes.

Jusqu'à présent, pour l'honneur de l'Italie, nous n'avons pas été forcés d'intervenir; nous avons été et sommes encore spectateurs de ses faits d'armes.

Quand la France a crié je suis libre, la Pologne qui nous est encore plus chère que l'Italie, a bondi de joie, et dans sa joie a brisé ses chaînes en nous tendant la main.

Qu'avons-nous fait pour la Pologne!... des vœux!

Pourquoi n'a-t-on pas immédiatement réuni une armée comme pour l'Italie, prête à marcher dès qu'elle implorerait notre secours? Pourquoi?

Hommes du pouvoir, la France vous demandera compte un jour du massacre de tant de braves dont vous avez favorisé le départ et que vous avez honteusement abandonnés.

Victor Bouton contre Caussidière.

Attention! Le citoyen Bouton lance un éclair! Dans quel but? Dans le but de prouver que Caussidière était de connivence avec les hommes du 15 mai; et surtout, cela se voit et se sent, afin de prouver que lui, Bouton, éditeur, rue des Noyers, 52, n'était point et n'est même pas à l'heure qu'il est un mouchard.

Victor Bouton a été chassé de deux clubs comme espion. Il veut établir son innocence; rien de plus naturel, car une telle accusation blesse au cœur celui qui ne l'a point méritée.

Mais hélas! Bouton! que n'as-tu pris de meilleures armes pour une si juste cause. Tu fus martyr pour n'avoir point voulu porter la guerre civile dans tes flancs, et tu resteras probablement martyr parce que ta brochure ne prouve absolument rien.

Vois donc, cher ami, comme tu es maladroit. Tu commences par te poser de façon à te faire passer pour un ambitieux ou tout au moins pour un intrigant. Dès les premières pages, tu donnes des renseignements sur tes anciens amis, et aussi sur toi-même, desquels renseignements il résulte que, la Patrie étant en danger, tu t'es mis à son service offi-

cieusement... tu nous diras plus loin en toutes lettres que tu as manifesté devant Pagnerre, Cormenin, Pinard, Louis Blanc, le désir de t'occuper de la police... mais n'anticipons pas.

La façon dont ta police se faisait, ou, suivant toi, ne se faisait pas après le 24 février (police politique, entendons-nous) t'avait fait juger la situation périlleuse. « Je pouvais être utile, dis-tu (page 4). Qui, plus que moi, courait les clubs, les assemblées, les coteries? Je connaissais les hommes, je les observais, j'étudiais leurs idées, je contrôlais leurs actes. » Quoi d'étonnant que ces hommes t'aient pris pour un espion?

Tu allas trouver Pagnerre à l'Hôtel-de-Ville : « ne voulant pas voir Paris agité par des hommes inhabiles et impuissants, je viens me mettre à la disposition de l'Hôtel-de-Ville pour le cas où un remaniement aurait lieu dans les attributions des ministères. » Qu'est-ce que cela signifie? Comptais-tu, illustre, devenir ministre? Avais-tu assez d'influence policière pour maintenir le calme dans Paris, ou te chargeais-tu simplement d'appeler chez toi des hommes éminents pour composer le ministère? Ce qu'il y a de certain, c'est que tu voulais mettre Cormenin à l'intérieur à la place de Rollin, qui n'en eût pas été moins membre du provisoire. Il te fallait un homme qui sût discerner le possible de l'abstraction.

Tu allais souvent voir Pagnerre; tu étais reçu à toute heure, sans difficulté, lorsque personne n'était admis. Était-ce à titre d'ami ou de... d'observateur? Tu t'étais donc réconcilié avec Pagnerre?

Enfin, lorsque Caussidière a pensé que tu appartenais à la police, il a confié ce secret de Polichinelle à un révolutionnaire. Et toi, dans ta brochure, d'avertir tous les agents qui te liront qu'après Caussidière, ils sont perdus. Tu parais porter le plus vif intérêt à cette classe intéressante de la société. « Quel est, t'écries-tu, l'agent sérieux qui puisse se confier à la police républicaine?... C'est un danger sérieux dont j'avertis ceux qui veillent au repos de l'Etat. »

Que n'a-t-on pas ourdi afin de te démolir, toi, d'une si haute importance pour l'avenir de la Révolution! « Caussidière poussa Tiphaine, Tiphaine poussa Lamieussens, Lamieussens poussa Maillard, Maillard poussa Dambel, Dambel écrivit à Caussidière, Caussidière renvoya à Elouin, etc... »

Maladroit! Trois fois maladroit! tu t'assommes toi-même avec ta brochure; et pourtant tu es un honnête homme, j'aime à le croire. Seulement (je ne te connais pas personnellement) tu dois avoir une forte dose de vanité, et le désir de paraître important t'a fait écrire quelques phrases, t'a fait aiguïser contre toi-même quelques arguments de la force de dix calomnies. Je lis, page 13. « j'ai été complice et acteur des projets : je me suis retiré des actes parce qu'il ne m'a pas convenu de conspirer contre mon pays. » Comment, je te le demande, comment agit un...? Comme tu dis avoir agi. Pourquoi être complice des projets si ce n'est pour aider à les exécuter, ou bien encore pour observer utilement? Quant à être acteur des projets, je ne comprends pas ce style là.

Tel enfin qui n'aurait pas bonne opinion de toi pouvait, à la phrase précédente, comparer la suivante: « Un 18 brumaire, un coup de palais, une conspiration de Mallet, une manifestation populaire ou une descente de Boulogne peut encore nous menacer, et dame! la République aurait besoin d'un... pour nous en avertir. » Qui proposerais-tu pour être ce...?

Et malgré ton incroyable maladresse, tu ne persuaderas à personne que, réellement, tu aies eu la main pleine de vérités. Tu pouvais sauver l'Etat, et tu ne l'as pas fait. Que signifient donc ces mots que je viens de citer et qui sont sortis de ta plume?

Non, Bouton; non, Victor; non, mon ami, ce que tu n'as pas fait détruit ce que tu as allégué, et cela bien heureusement pour toi! car si tu disais vrai, nul ne serait étonné de ton expulsion des deux clubs. Tu es un important et un vantard, voilà tout. Tu hais les hommes qui t'ont blessé, bien grièvement, il est vrai : je t'excuse; mais, tout en t'excusant, je mettrai à nu dans mon prochain numéro toute l'incertitude et je vague de tes accusations.

(La suite au prochain numéro.)

Ateliers nationaux.

VIVRE EN TRAVAILLANT...

La question des ateliers nationaux est la question la plus importante et celle dont on se préoccupe le moins.

Selon nous, l'industrie privée ne doit point succomber sans l'industrie que nous appellerons nationale; elles doivent l'une et l'autre marcher de front et concourir au bien-être de l'ouvrier.

Selon nous, l'atelier national ne devrait exister que pour l'ouvrier sans travaux; ce serait pour lui un asile dans lequel il viendrait honnêtement gagner sa vie quand l'ouvrage lui manquerait, au lieu de tendre honteusement la main; il y viendrait, si je puis m'exprimer ainsi, passer la morte saison et en sortirait dès que l'industrie particulière lui fournirait des moyens d'existence.

Mais, pour que l'atelier national ne soit le refuge que des ouvriers sans travaux, il faudrait qu'ils gagnassent un peu moins que dans les ateliers privés; sinon il y aurait encombrement, il y aurait absorption de l'industrie privée par l'industrie nationale; ce qu'il faut éviter.

Quelques hommes crient beaucoup contre cette population de travailleurs qu'ils appellent travailleurs en disponibilité, et parmi eux se fait remarquer le citoyen Dupin, procureur général à la cour de cassation et représentant du peuple, cumularde renforcé en un mot.

On devrait, dit-il, envoyer ces travailleurs dans des ateliers militairement organisés pour leur faire gagner en travaillant des salaires qu'ils obtiennent aujourd'hui en ne travaillant pas.

Le citoyen se souvient du 15 mai; aussi déteste-t-il les travailleurs en disponibilité.

Pourquoi les ouvriers ne travaillent-ils pas?

Le premier motif, et il est sans réplique, c'est que la République ne leur donne pas de travaux; ainsi, quel que soit le zèle d'un ouvrier, le gouvernement ne le fait travailler que deux jours par semaine et, les autres jours, il le condamne à se croiser les bras et à vivre lui et sa famille avec 1 fr. par jour.

Un second motif qui fait que quelques ouvriers des ateliers nationaux ne travaillent jamais, c'est que dans ces ateliers on ne les occupe point à des travaux de leur profession ou s'y rattachant. Ainsi l'horloger est réduit à bêcher la terre, à s'occuper de terrassements. Il en est de même du tisseur en soie, du graveur, du gantier, etc.

Comme on le voit, il y a de graves inconvénients dans ce système d'ateliers nationaux; les ouvriers ne travaillant pas tous les jours, s'habituent à ne rien faire, leurs travaux étant en dehors de leur profession, non seulement il n'y a pas progrès, mais encore ils deviennent moins habiles qu'ils n'étaient d'abord. D'un autre côté, il y a perte pour le gouvernement sans profit pour personne; tandis que si la République s'était mise à la tête des ateliers privés abandonnés par les manufacturiers et autres, si elle avait fait travailler les ouvriers d'après leur spécialité, ces inconvénients n'auraient pas existé et le travailleur aurait gagné davantage.

En supposant que, sur chaque ouvrier ainsi employé, l'Etat eût perdu par jour un quart, il y aurait eu un bénéfice de 3/4 sur le système adopté, puisque d'après ce système, il y a pour le gouvernement perte totale de la rétribution donnée à l'ouvrier.

Les travaux exécutés au Champ-de-Mars ont coûté près d'un million et leur valeur égale zéro.

Je suis de ton avis, citoyen Dupin, et tous les ouvriers pensent comme moi, quand tu dis: il faut qu'ils gagnent ce qu'on leur donne.

L'ouvrier, sache-le bien, ne demande pas d'aumône. Il a le droit de vivre et il veut vivre! la condition de ce droit, c'est le travail! Il le sait et l'accepte, et demande à grands cris du travail.

Mais, s'il consent à travailler, il ne saurait consentir à être traité comme tu le voudrais, citoyen Dupin, à être traité militairement, à moins que tu n'entendes par être organisé militairement, être organisé avec ordre. Dans ce dernier cas, l'ouvrier sera encore de ton avis, car il aime avant tout... l'ordre!

Qu'on donne donc de l'ouvrage aux travailleurs; mais qu'on les occupe autant que possible à des travaux qui se rattachent à leurs professions respectives.

Je voudrais bien savoir, si le citoyen Dupin était en disponibilité, s'il n'était ni procureur général ni représentant, s'il ne touchait pas 30,000 fr. de la République, si, manquant de tout, il en était réduit aux ateliers nationaux. Je voudrais bien savoir, dis-je, si alors il serait satisfait d'aller travailler aux terrassements du Champ-de-Mars à raison de 2 francs par jour.

Citoyens de la régence et non de la République, il ne faut pas que tu aies la prétention de régenter à ta guise les travailleurs.

L'ouvrier est malheureux, tu le sais; on m'a dit même que tu en avais pris note et que tu étais dans l'intention de renoncer en sa faveur, à tes appointements de procureur général. N'est-ce point un canard que ce dit-on?

Concours de jolies filles.

RONDEAU-PROCLAMATION.

ATR : Pomaré, Maria. (Reines de Mabilles.) (1).

Fillettes de Paris,
Venez gagner le prix
Offert à la beauté,
Qui doit orner le char de Liberté.
Que d'entre vous nulle ici ne se fâche,
Mais, sans douter de vos capacités,
Je vous préviens, qu'une aussi noble tâche
Fait entrevoir bien des difficultés.
Pour figurer sans art,
La déité sans fard
Qui sait d'un seul regard
Enchaîner tous les peuples à son char,
« Il faut avoir de la Vénus antique,
La taille souple et le buste enchanteur;
Deux frais jumeaux, que seule, la tunique
Puisse égaler en pudique blancheur;
De longs et noirs cheveux,
Dont les anneaux soyeux
Couvrent un front hautain,
Fier de porter le bonnet phrygien,
Il faut avoir sous de brunes paupières,
L'œil noir ou bleu, tendre et fier à la fois;
L'œil carressant, qui sourit à des frères,
L'œil arrogant, qui fait pâlir les rois.
Il faut rendre puissants
Les plus faibles accents;
Confondre en sa gaieté
Les chants d'amour aux chants de liberté.
Il faut encore une main citoyenne,
Qui, sans trembler, tienne ou glaive ou drapeau;
Un pied hardi, propre à fouler des chaînes,
Un sceptre, un trône, ou même... un échafaud!
Les dames de Paris
Auront-elles le prix
De courage et d'appsas,
Que je suppose (à tort), qu'elles n'ont pas?
La liberté n'est pas une grisette
Du citoyen quartier Brédi-Bréda:
C'est une femme forte... et fort bien faite,
Et qui sur les vertus est à dada.
Vos minois sont fanés;
Vos attraits chiffonnés
Sous ces charmans corsets
Ne sont pas mal... mais, brisons les lacets.
Ah! que ne puis-je offrir à la plus digne
La pomme d'or, et, moderne Paris,
Poser moi-même une feuille de vigne
Sur le plus doux de ses fruits... hors de prix!
Femme, qui vous vantez
D'avoir les qualités
Requises par la loi,
Montrez-les donc, pour vous, comme pour moi.
Venez, filles de Paris,
Venez gagner le prix
Offert à la beauté
Qui doit meubler le char de Liberté!

JULES CHOUX.

(1) Nous nous sommes aperçus que les paroles de notre dernière chanson n'allaient point à l'air indiqué. Elles ne peuvent se chanter, nous assure-t-on, que sur les dernières notes. Nous donnerons prochainement des couplets qui se chanteront sur les premières.

Le gérant, LARDET.

Imp. de J. FREY, 35, rue Croix-des-Petits-Champs.